

La marchande de colombes

Ziem est un peintre charmant et un esprit original, tour à tour humoriste et philosophe, toujours artiste. C'est une des existences les plus romanesques de la génération nouvelle. On peut dire que c'est le dernier romantique par l'amour du soleil et de l'Orient. D'où vient-il? Il vous répondra vaguement qu'il ne se souvient pas s'il est né à Constantinople, à Venise ou à Paris. Il y a en lui du Turc, de l'Italien et du Français. Mais celui qui ne l'a vu qu'à Paris, même dans cet étrange atelier de Montmartre, où il s'enferme à triples verrous, le connaît à peine de profil. Il faut le

voir à Stamboul ou dans l'Adriatique, avec ses bottes à la Souwarow, son manteau byronien et sa cravate rouge, parlant turc, parlant vénitien et parlant français avec un tour original toujours inattendu. S'il raconte une histoire, il a tant d'imagination qu'on ne sait pas où commence le roman, car il ne raconte que des histoires romanesques. C'est d'ailleurs l'homme le plus aventureux du monde. Il fait naître autour de lui, à toute heure, le drame et la comédie. Balzac en eût fait un de ses héros; tout, jusqu'à son nom, eût séduit le grand romancier, qui n'eût pas manqué de dire que les deux peintres les plus coloristes avaient un nom prédestiné : — Ziem, Diaz; — deux coups de soleil.

Madame de Campagnac et mademoiselle de Parisis n'étaient pas fâchées du tout d'avoir rencontré Ziem, qui pouvait si bien parler tout à la fois de Paris et de Venise. Mais le lendemain, à l'heure où il devait les retrouver sur la place Saint-Marc, pendant qu'elles émiettaient du pain aux pigeons de la République — car les pigeons n'ont pas changé d'opinion — Ziem avait disparu. Elles fail-

lirent attendre, après quoi elles allèrent se promener de leurs pieds légers, sans bien s'inquiéter du chemin, dans ce dédale aquatique.

Elles se trouvèrent bientôt sur le pont du Rialto, s'arrêtant aux boutiques par désœuvrement.

Elles furent tout à coup frappées par la beauté lumineuse, figure blanche, cheveux dorés, d'une belle fille de Murano qui venait vendre des colombes à Venise.

Oui, marchande de colombes, comme dans l'antiquité quand il y avait des marchandes d'amour.

La jeune paysanne avait dans son panier quatre paires de colombes, car c'étaient des colombes à deux fins ; on pouvait les fricasser ou les mettre dans un nid pour les exciter aux fiançailles.

Sur le pas de la porte d'une boutique, Violette reconnut les bottes à la Souwarow de l'oublié Ziem.

— Le voilà ! dit-elle à madame de Campagnac ; mais chut ! il fait signe à la marchande de colombes.

En effet, Ziem avait déjà pris le panier et regardait tour à tour les colombes et la marchande.

— Combien la paire ? demanda-t-il.

— Deux lires, signor.

— Combien les huit ?

— Seize lires, signor.

— La belle enfant, vous ne savez pas bien compter. Voulez-vous entrer dans ma boutique ?

— Signor, je sais bien compter. Je donne toujours la première paire pour rien, parce que je suis toujours sûre de bien vendre la dernière.

La marchande franchit le seuil.

Ziem, qui n'avait des yeux que pour la marchande de colombes, n'avait pas remarqué que les deux Parisiennes étaient à six pas de lui.

Quand il fut rentré dans la boutique, les deux amies s'approchèrent.

C'était une des petites boutiques de ce pont du Rialto, où les juifs se déguisent en Grecs et en Turcs pour vendre des étoffes orientales et des bijoux en or de Venise.

Sans doute Ziem était entré dans la boutique pour acheter comme le premier venu.

Mais elles remarquèrent bientôt qu'il avait l'air d'être chez lui. Il offrait des bijoux et des colifichets à la marchande de colombes, comme si tout ce qui était là lui appartenait.

— Est-ce que cet artiste est doublé d'un négociant? dit madame de Campagnac. Nous allons entrer et marchander quelque chose.

— Non, non, dit Violette retenant son amie, ne troublons pas ce tête-à-tête.

Or, que disait Ziem à la marchande de colombes?

Il lui proposait de lui payer ses oiseaux seize lires si elle voulait poser seize minutes pour qu'il crayonnât sa figure.

Elle refusa net.

Il lui offrit cinq louis.

Elle refusa plus fièrement encore.

— Non, dit-elle, vous me donneriez toute votre boutique que je ne voudrais pas encore.

Ziem avait fait signe à un jeune garçon habillé en Turc, qui allumait un narguillé dans l'arrière-boutique.

Ziem lui parla à l'oreille.

— Tu vas amuser cette femme avec ses colombes pendant le plus longtemps possible. Tu lui offriras ces boucles d'oreilles d'argent et cet anneau d'or. Si elle veut être payée en monnaie, tu la feras attendre sous prétexte d'aller changer un billet.

Disant ces mots, Ziem passa dans l'arrière-boutique et se mit à fumer son narguillé pendant que le jeune Turc discutait avec la marchande de colombes.

Elle avait beau s'en défendre, elle ne pouvait secouer le charme des bijoux et des étoffes. Elle s'y laissait prendre. Elle promenait ses yeux partout avec admiration. Elle savait à peine qu'elle était belle. Elle s'imaginait que ce sont les attifets qui font la femme.

— Que je serais jolie, disait-elle, si j'avais de pareilles dentelles et de pareils bijoux!

Tout en fumant son narguillé, Ziem, qui avait poussé la porte, prit rapidement sa palette et il esquissa, à grands traits, cette adorable figure de la marchande de colombes. Elle ne le voyait pas, mais il la voyait bien.

Madame de Campagnac et mademoiselle de Parisis ne comprirent plus rien à cette scène ; elles marchèrent jusqu'au bout du pont, se promettant d'entrer dans la boutique quand la grande affaire des colombes serait réglée.

Distraytes par un autre spectacle, elles ne revinrent vers le peintre qu'une demi-heure après.

— Est-ce que M. Ziem n'est pas là, demanda Violette en franchissant le seuil.

Ziem ouvrit la porte de l'arrière-boutique et salua les deux Parisiennes sans quitter son narguillé et sa palette.

— Voyez quelle belle chose je fais là, dit-il avec la foi d'un artiste dans le premier feu de l'inspiration.

— La marchande de colombes ! murmura Violette.

— Vous l'avez donc vue ? demanda Ziem surpris.

— Oui, nous l'avons admirée comme vous. Voilà la vraie Vénitienne du temps de Giorgione. Vous l'avez mise toute vivante sur votre toile.

— Ce n'est qu'une ébauche, mais il faudra bien qu'elle pose encore.

— C'est donc là votre atelier ?

Ziem se mit à rire.

— Après tout, dit-il, pourquoi ne vous conteras-je pas mon stratagème ? Ne savez-vous pas que les filles de Venise n'ont jamais voulu poser ? Elles posent devant l'amour et non pas devant l'art. Voilà pourquoi Titien, Giorgione, Véronèse et les autres avaient toujours une maîtresse dans leur atelier. Leur grand art était de la prendre belle. Rafaëlla, Violante, Léonora ont posé presque pour tous les tableaux de ces trois grands maîtres. Aussi leurs madones et leurs courtisanes ont toujours le même type. Dans la madone on sent l'amour profane, dans la courtisane on sent l'amour divin. Quand je reviens à Venise, je retrouve l'Adriatique, les palais, les églises et le soleil des peintres de la Renaissance ; mais comment retrouver Rafaëlla, Violante et Léonora ?

Et Ziem raconta qu'il avait imaginé ce qu'il appelait le miroir aux alouettes. A chaque voyage à Venise il louait, sur le pont du

Rialto, une boutique; il y répandait pour un millier de francs de fanfreluches plus tapageuses que celles des boutiques voisines, si bien que toutes les belles filles de Venise venaient montrer leur figure. Au bout de quinze jours le commerce avait été si bon qu'il ne restait rien dans la boutique ni rien dans la poche de Ziem. Mais les belles filles avaient posé sans le savoir. Ziem remportait cinquante croquis, une monnaie de nabab.

Le peintre offrit aux deux amies le panier de colombes de la belle fille de Murano.

— Acceptez-les, je vous en prie, car elle doit m'en rapporter demain un autre panier aux mêmes conditions.

— Je veux bien les prendre, dit madame de Campagnac, mais je vous les paierai ce qu'elles vous coûtent.

— Moins que rien, madame. Mon jeune Turc fait trop bien mes affaires. Il m'a dit qu'il lui avait donné seize liras, des pendants d'oreilles et deux fichus lamés d'or. Je suis bien sûr qu'il m'a volé de moitié. Mais tout cela m'amuse. Je ne suis pas de ceux qui réforment l'humanité, je suis de ceux qui l'étudient.

— Elles sont bien jolies, ces colombes, dit Violette en caressant les oiseaux de Murano.

— Écoutez, mesdames, dit tout à coup Ziem, je suis aussi bon cuisinier qu'Alexandre Dumas. Si vous voulez, j'irai les fricasser à l'hôtel Bellevue, à la condition que vous m'en ferez une place à votre table.

— Quoi! vous auriez la cruauté de manger des colombes?

— Vous verrez comme c'est bon! Mais il faut les fricasser à la Guccioli : la comtesse en faisait manger à Byron il y a un demi-siècle.

On convint de se retrouver à dîner. Le jeune Turc suivit les dames avec le panier aux colombes vers l'hôtel Bellevue.

Un peu avant l'heure du dîner, quand Ziem vint, manches retroussées, pour mettre son grain de sel dans la fricassée, Violette lui dit avec une gaieté mélancolique, en lui montrant le ciel et en imitant les pigeons avec ses doigts :

— Les colombes sont envolées, mais c'est égal, il y aura de quoi dîner, horrible gourmand!

VII

D'une mauvaise rencontre que fit Violette

A Venise, Violette se croyait dans un autre monde comme si elle eût traversé le tombeau. Pas un souvenir de sa vie passée, pas une figure connue autrefois. Elle marchait fièrement dans sa dignité comme si nul ne pouvait voir l'accroc à sa vertu. Elle se sentait plus légère, elle n'était plus offensée par le sourire des sceptiques, le regard de ceux qui ne pardonnent pas ne lui disait pas brutalement : « Je sais ton histoire. »

Vivre oubliée, vivre inconnue, c'est déjà être aimée des dieux, dit Platon. Violette eût donné sa fortune et sa jeunesse pour n'être

pas célèbre sur le boulevard des Italiens. Elle payait bien cher son quart d'heure de folie. Elle se reposait donc à Venise dans une douce quiétude, quand elle vit s'arrêter un matin, devant elle, deux courtisanes parisiennes, deux demi-comédiennes qu'elle avait connues dans un souper.

— Violette! cria l'une d'elles.

L'autre embrassa Violette sans façon comme une amie de la Maison-d'Or.

Et toutes les deux exprimèrent bruyamment leur joie de la rencontre dans une ville où elles ne connaissaient pas une femme.

Elles étaient venues avec des amants croyant trouver la Venise du carnaval, elles ne trouvaient que la Venise du sépulcre; elles s'enuyaient à mourir; elles voulaient s'attacher à Violette comme à un vivant au milieu des fantômes.

— Ah! ma chère, moi qui croyais à la belle Venise et à toutes ses folies! s'écria la première; c'est une ville de revenants; on n'y va ni à cheval ni en voiture; c'est à peine si on y va à pied. Qu'est-ce que ces lagunes toutes noires auprès du lac du Bois de Boulogne?

— Des églises où on ne prêche pas? dit l'autre.

— Oui, oui, je vous comprends, murmura Violette; il vous faudrait le Père Hyacinthe avec son cortège galant de femmes repenties et de beaux tentateurs. Vous cherchez Paris à Venise! Mais ce qui fait le charme de Venise, c'est qu'elle est aussi loin de Paris que si elle était dans l'autre monde.

— Et la cuisine! s'écria la première.

— Oh! pour la cuisine, vous avez raison, l'Italie n'est pas le pays des gourmands; mais après tout il y a des figues et des becfigues.

— Mon Dieu, il y a aussi des pommes de Normandie; pour des croqueuses de pommes comme nous, n'est-ce pas l'idéal?

— C'est égal, nous devrions faire ensemble un petit festin pour nous égayer.

Effrayée par cette proposition, mademoiselle de Parisis répondit que la table était pour elle un supplice, quel que fût le pays, et puis elle ne pouvait pas quitter madame de Campagnac.

Violette fut désespérée de cette rencontre. Elle était trop franche et trop bonne pour re-

nier le passé et indiquer à ces demoiselles toute la distance qui les séparait. Elle les salua doucement et leur promit de faire quelques promenades en leur compagnie.

— Malheur! malheur! dit-elle quand elle fut seule, je ne pourrai donc me cacher que dans le tombeau.

Elle rencontra Ziem.

— C'est demain que je veux aller au pays de Giorgione, lui dit-elle, Raffaëlla m'est plus chère que jamais. Je sais qu'elle est morte de ce qui me fera mourir, il faut que j'aille prier pour cette pauvre âme en peine.

De quoi était morte Raffaëlla? de son péché et de son amour.

— Elle en est morte, disait Violette, moi j'en souffre mille morts, mais je n'en puis vivre ni mourir.

Elle se consolait avec ses pigeons.

A Venise, il faut n'avoir jamais aimé son prochain comme soi-même pour ne pas adopter une douzaine de pigeons plus familiers encore qu'ils ne sont gourmands.

Les fenêtres du premier étage de l'hôtel Bellevue sont presque toujours émaillées des oi-

seaux de la République. C'est un battement d'ailes perpétuel. Violette ne se lassait pas de leur émietter le pain le plus blanc qu'elle pût trouver. Les plus hardis ne se contentaient pas de becqueter sa main, ils se perchaient gentiment sur ses épaules, jusque sur sa tête.

Il y avait longtemps qu'on n'avait vu les pigeons si familiers. On dit bientôt que Violette était une charmeuse d'oiseaux.

Elle en charma un des plus jolis. Il roucoulait sur son sein comme s'il eût compris que c'était une belle amoureuse. Il y avait si longtemps que Violette n'avait rien embrassé du tout, qu'elle sentit ce doux frissonnement que peint le poète grec, quand Daphné baise sa colombe.

VIII

Les trois Grâces

Heureusement pour Violette, il lui vint une meilleure rencontre que celle des deux courtisanes parisiennes.

On sait que M. de Montmartel, qui croyait que sa noblesse l'obligeait envers Henri V, allait tous les ans au château de Froshdorff, où il avait déjà présenté sa femme. Il avait voulu l'y emmener une seconde fois ; elle refusa, mais dès qu'il fut en route, elle partit pour Venise, en lui écrivant qu'elle l'attendrait là. C'était le chemin des écoliers, mais on sait qu'elle n'aimait pas l'école. Elle devait d'ailleurs appeler à Venise madame de Néers,